

2200
LETTRE
DU SIEVR
DE NACAR,
A L'ABBE'
DE LA RIVIERE,
A Saint Germain en Laye.

*Sur les affaires de ce temps, où est représenté les
moyens pour faire la paix.*



A PARIS,
Chez la vefue d'ANTOINE COVLON, rue
d'Escoffe, aux trois Cramailles.

M. DC. XLIX.
AVEC PERMISSION.

LETTRE

DU SIEUR

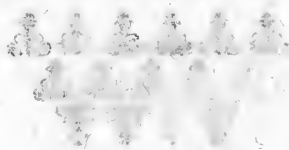
DE NACAR

A L'ABBÉ

DE LA RIVIERE

A Saint Germain en Laye.

Je vous prie de m'excuser de ne vous avoir pas écrit plus tôt, et de vous adresser ces quelques lignes par le premier courrier.



A PARIS

Cette lettre a été écrite par M. Antoine Goussier, le 15 Mars 1793.

M. D. C. L. X. I. X.
Avec permission.



LETTRE

DV SIEVR

DE NACAR

A L'ABBE'

DE LA RIVIERE

A Saint Germain en Laye, le
vnzième Fevrier 1649.

Sur les affaires de ce temps.

ONSIEVR,



Iamais les dignitez, les honneurs, & les
biens ne me firent méconnoistre la verité : &
quoy que vous soyez remply de Benefices, de
Charges & de grands biens, & que vous ayez changé vostre

nom, sans toutefois auoir des lettres du Roy. Je vous connois encore aussi bien que lors que vous estiez petit Repetiteur de l'Vniuersité, & que vous portiez le nom de Barbier au lieu de celuy de la Riuiere. Et si ie suis quelquefois en doute si dans les affaires de ce temps vous pechez par ignorance, ou par meschanceté, ie n'en suis pas beaucoup à conclure, que l'ignorance & la meschanceté se rencontrent en vous en vn haut point : Il faudroit estre aussi aueugle que vous pour ne pas voir que vous auez fait des fautes d'enfant dans tout ce procédé, & qui meriteroient vn chastiment semblable à celuy que l'on donne aux enfans qui ont lefoüet. Vous auez fait des meschancetez insupportables qui meritent des peines proportionnées, & joignant l'ignorance à la malice, vous auez fait des actions inouïes qui sont dignes des supplices nouveaux. Ce pouuoit il voir vne puerilité plus grande pour desunir le peuple d'avec le Parlement, de commencer à boucher les passages des viures, pour affamer Paris? Ce pouuoit-il voir vne meschanceté plus grande que d'enleuer le Roy hors Paris à deux heures apres minuit? vouloit faire mourir de faim vn million de personnes qui sont icy tres innocentes? permettre les vols, les incendies, les violemens, les prophanations, & tous les actes d'hostilité, que des plus cruels ennemis ne voudroient pas commettre. Que peut-on dire à cela, sinon que ce sont deux Ecclesiastiques qui causent tous ces desordres, qui deschirent la France dedans son sein, qui veulent renuerser l'Estat, sçauoir Mazarin & la Riuiere, l'vn Cardinal & l'autre Abbé? Mais pretendant de faire rougir sa robbe du sang qui s'épanche tous les iours, les iustes mouuemens que ie dois auoir pour vn sujet si considerable, me pousseroient à vous dire quantité de choses que j'obmets pour passer aux plus necessaires. Vous deuez auoir leu dans vostre Breuiere, lequel entre moins souuent dans vos mains que les maximes de Machiauel & le Liure des Rois, que *nemo potest duobus dominis seruire, &c.* C'est surquoy ie vous prie de faire reflexion, & de voir que sans nous arrester au seruice de Dieu, que vous mettez toujours le dernier, vous seruez trois Maistres tous differens: Le premier est son Altesse Royale: le second, le Cardinal Mazarin, & le troisiéme, c'est ce chapeau imaginaire. Le premier

Maistre

Maistre est assez mal seruy, puis que vous le trahissez : Le second l'est vn peu mieux, mais pour vous, & pour la ruine de cét Estat. Et pour le troisiéme on ose tout, on entreprend tout, pourueu quel on puisse faire rouler ces carosses qui sont faites il y a déjà quelques jours, où vos armes sont couuertes d'vn chapeau rouge, avec lequel vous pourrez bien vous morfondre. Les obligations que vous auez à son Altesse Royale, les biens que vous tenez de sa main liberale ne vous font point reconnoistre ce que vous estes, & comme vn autre Iudas vous vendez l'honneur & la personne de ce bon Maistre à beaux deniers comptans; mais gardez aussi que vostre fin ne soit pareille à celle de ce traistre, & que le desespoir ne vous fasse preuenir les volontez de la plus part du monde de cette ville, & l'exécution de l'Arrest de vostre condamnation. Vous pensez qu'ayant commencé vostre vie comme vn Chameleon, qui se nourrit d'air, dont la necessité vous a souuent obligé de prendre des repas. Vous pourrez cōmeluy, prendre les couleurs desquelles vous serez proche, & qu'approchant souuent la robe du Cardinal Mazarin, elle fera rougir la vostre, que je vous assure ne deuoir rongir iamais que du sang que l'on doit tirer de vos veines pour l'expiation de vos meschancetez. Quelle bonté, grand Dieu, de souffrir vn tel auorton dans la nature qui arme sa patrie contre elle mesme, & qui par ces mauuais conseils fait ternir la plus belle reputation de son Maistre. Vous le souffrez, dis-je, mais plütoist vous le reservez à vne exemple de justice memorable à la posterité, pour faire connoistre à l'aduénir aux fauoris de quelle façon ils doiuent se comporter aupres des Princes, ausquels ils ont l'honneur d'appartenir. C'est cette verité que je reconnois, Monsieur, & que je vous expose telle qu'elle est, afin que la reconnoissant vous suiviez les inspirations que Dieu vous donnera pour luy demander pardon de vos fautes. Je vous prie d'examiner attentiuemēt de quelles graces sa diuine prouidence a protégé cette ville: L'on croyoit nous faire mourir de faim; que deux ou trois marchez, sans Gonnessé mettroient les armes à la main de tout le peuple de cette ville, y causeroit sedition, & vn pillage general: Mais tout au contraire nous auons vescu, & nous viurons par les mesmes moyens qu'il nous a donné, ou par

d'autres qu'il fuscitera pour nous deliurer avec des viures & des provisions suffisantes pour se passer encore douze marchez, comme nous auons déjà fait des Boulangers & du pain de Gonneffe. L'on a fait tout ce que l'on a peu par les voleries & incendies pour empescher les villages circonuoisins d'assister Paris; & chacun cōnoissant la justice de nostre cause, a voulu contribuer quelque chose à nostre protection. Nos Princes tous barrez d'or & d'argent, cōme vous le dites par les billets seditieux que vous & les vostres ont fait semer, ont paru en campagne avec ces huit cens meschans Cheuaux, que vous dites que nous auons, ont fait sentir aux Regimens de Rantzau, de Condé, de Nauarre, de la Reine, & de Mazarin, & à tous leurs Officiers, qu'ils auoient grand tort de se laisser battre par des gens si mal-faits. Le siege de Charenton, où toute la France a perdu de si braues hommes, & vostre party vingt-sept ou vingt huit Officiers de marque, vous est trop desauantageux aussi bien que la prise pour vous en preualoir. Ce qui s'est passé depuis vous fait aussi enrager de bon cœur, & deuroit vous faire reconnoître que Dieu estant pour nous, les Parlemens vnis & tout le monde fort animé pour nous protéger, tous vos efforts seront inutiles, & tourneront à vostre confusion. Et afin que je vous fasse voir en quel estat sont nos affaires maintenant; je vous diray que Monsieur le Duc de Beaufort, qui a entrepris avec tant de zele la protection de l'autorité Royale, la conseruation de l'Estat, & le reestablisement de la liberté de tous les François, plütoft par affection qu'il a au bien, que par ressentiment des mauuais traitemens qu'il a receus du Cardinal Mazarin, partit d'icy Mardy au matin avec sept à huit cens Caualliers, pour faire venir vn grand conuoy, que vos gens nous vouloient dérober, ayant esté tout ce iour à battre la campagne pour faire venir des bleds & des farines prestes pour faire entrer le lendemain icy, ayant esté tout le iour & la nuit suiuaute à cheual, il se reposoit le matin sur vne chaize lors que l'on vint à donner l'allarme: il monte aussi tost à cheual; se trouue inuesty par plus de quatre mil hommes, tant de Caualerie, qu'Infanterie; sort de ce village apres auoir soustenu deux heures de temps avec son peu de monde, est secouru du Marechal de la Mothe, qui estoit sorty

le Mercredy matin avec quatre cents Cheuaux, il tuë plusieurs de ceux qui en vouloient nommément à sa personne; met en fuite tous ceux de vostre party: & s'en reuenant victorieux icy, treuve en chemin plus de quinze mil Bourgeois sous les armes, qui estoient partis d'icy tout aussi tost quel'on eust l'aduis que ce braue Duc estoit aux mains, il entre dans cette ville avec des acclamations merueilleuses de tout le monde, des affluances de peuples incroyables, chacun'crie, Viue le Roy voyant vn si genereux Prince defendre l'autorité Royale avec tant de generosité, il entre vnze cents bœufs, deux mil moutons, & mil pourceaux, avec cent charettes de bled & farine.

Voila l'estat veritable de nos affaires, voyez par là si nous sommes prests à mourir de faim, & quelle affection le peuple a pour son Roy, puis que dantant de miseres faites sous son nom, chacun le reclame, tout le mōde le souhaite: tout le mōde desire son retour. Il n'y a pas vn bon François qu'il ne desire le voir hors des mains de ceux qui abusent ainsi de son autorité. Et plust à Dieu que vous eussiez encor quelque petit germe de bonté dans vous mesmes: que les paroles du Pere Bourgoüin pussent faire naistre vn repentir dedans vostre conscience, & que vous fussiez l'instrument de nostre bien: C'est, Monsieur, dont ie vous prie les larmes aux yeux, avec cent mil hommes, qui le reclament aujourd'huy avec moy dans Paris, que vous fassiez en sorte aupres de son Altesse Royale, qu'il nous rende nostre liberté; qu'il protege cét Estat, auquel ses descendants & successeurs peuvent pretendre. Faites que les dernieres paroles qu'a dites Monsieur de Chastillon en mourant, que tout le monde regrette extremement, soient receuës de Monsieur le Duc d'Orleans avec plus d'efficace que ne les a receuës Monsieur le Prince de Condé. C'est vne action d'vn veritable amy, & d'vn vray Chrestien, & le plus beau lais testamentaire quel'on puisse faire, que de montrer le chemin de la grace à ceux qui en sont détournés: le chemin de la vertu à ceux qui suivent le vice, & de faire reconnoistre la raison à ceux qui ne suivent que leurs passions. C'est ce qu'a voulu faire celuy que i'ay nommé pour qui chacun soupire, lors qu'il a dit qu'il estoit satisfait extremement de mourir pour le seruice de Monsieur le Prince, & son seruiteur;


mais qu'il estoit malheureux demourir en soustenant vn party si injuste, & faisant souffrir des innocens: qu'il p ioit son Altesse de reconnoistre la verité de ce qu'il luy disoit, & de changer de party, pour rendre le lustre à cet Estat, & à la reputation qu'une guerre si injuste ternissoit. Voila quels ont esté les sentimens d'un homme de bien en mourant, & que ie vous prie derechef de faire entendre à son Altesse Royale. Faites en sorte que la bonté & la clemence, qui luy sont si naturelles, ne soient point inutiles en luy. Faites en sorte qu'il nous ramene le Roy, & qu'il nous assure par sa presence que l'on n'a eu aucunes mauuaises volontez pour le peuple. C'est en ce faisant qu'il acquerra plus de reputation que par le gain de dix batailles, & qu'il affermira entremment cette Monarchie, puis qu'il luy donnera la paix; qui ne peut estre establie que par là, vous ferez cesser toutes les mauuaises volontez que tout le monde a eues contre vostre personne, lors que l'on reconnoistra par la sincerité de vos actions; abandonnez vn meschant qui veut ruiner la France, & rendre sa ruine plus illustre par la presence des Princes qu'il attire de son party. C'est par là que vous devez esperer & meriter des recompenses; que vous vous gagnerez tous les cœurs; que vous ferez l'acquit de vostre conscience, qui voit assez la verité. Et moy en mon particulier apres vne action si genereuse, l'employeray ma vie, mes biens, & mon honneur pour vostre seruice. Ce que ie feray tout au contraire, si vous ne le faites. Et dans toutes les occasions ie vous feray paroistre que ie suis,

MONSIEVR,

A Paris, ce 11. Fevrier 1649.

Vostre tres-affectionné seruiteur,

DE NACAR.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

